

Julian Jaynes

La conscience n'est pas indispensable à la raison

La longue tradition qui veut que l'homme soit un animal rationnel, la tradition qui l'a intronisé *Homo Sapiens*, se fonde, dans toute sa généralité pontifiante, sur l'hypothèse fragile que la conscience est le siège de la raison. Tout exposé sur cette hypothèse est gêné par le manque de précision du terme de raison lui-même. Ce défaut nous a été légué par une vieille psychologie des « facultés » qui parlait de la « faculté » de raison, qui était, bien sûr, située « dans » la conscience. Et cette déposition forcée de la raison et de la conscience fut encore compliquée par des notions de vérité, de la façon dont on doit raisonner, de logique, toutes choses bien différentes. D'où la supposition que la logique était la structure de la raison consciente, semant ainsi la confusion chez des générations de pauvres chercheurs qui savaient parfaitement bien que les syllogismes n'étaient pas ce qu'ils voyaient en introspection.

Le raisonnement et la logique sont liés comme la santé à la médecine, ou mieux, comme la conduite à la morale. Le raisonnement renvoie à une série de processus de pensée naturelle dans le monde quotidien. La logique, c'est la façon dont on doit penser, si la vérité objective est notre but ; or le monde quotidien se soucie fort peu de la vérité objective. La logique est la science de la justification des conclusions que nous avons atteintes par le raisonnement naturel. Ce que je veux montrer ici, c'est que, pour qu'un tel raisonnement naturel ait lieu, la conscience n'est pas indispensable. La raison même pour laquelle nous avons besoin de la logique est que la plupart de nos raisonnements ne sont pas conscients du tout.

Commençons par considérer les nombreux phénomènes, dont nous avons déjà établi qu'ils avaient lieu sans l'intervention de la conscience, et que nous pouvons appeler les types élémentaires de raisonnement. Choisir un chemin, des mots, des notes, des gestes, les corrections que nous opérons quand nous percevons des constantes de taille et de couleur ; ce sont tous des types primitifs de raisonnement qui ont lieu sans coup de pouce, coup de coude, ou même coup d'œil de la conscience.

Même les types les plus ordinaires de raisonnement peuvent se dérouler sans l'intervention de la conscience. Un petit garçon, qui a déjà remarqué, à une ou plusieurs reprises, que tel morceau de bois flottait sur telle mare, en conclura immédiatement, à la prochaine occasion, qu'un autre morceau de bois flottera sur une autre mare. Il n'y a pas de synthèse d'exemples passés dans la conscience, ni de processus conscient nécessaire quand on voit directement un morceau de bois flottant sur une nouvelle mare. C'est ce qu'on appelle parfois le raisonnement à partir de détails, qui n'est, en fait, qu'une attente fondée sur l'extrapolation. Rien de particulièrement extraordinaire. C'est une capacité commune à tous les grands vertébrés. Ce raisonnement, c'est la structure du système nerveux, et non la structure de la conscience.

Mais il existe un raisonnement plus complexe, dans lequel la conscience n'intervient pas, qui a lieu sans arrêt. Notre esprit fonctionne beaucoup trop vite pour que la conscience puisse suivre. Nous émettons couramment des affirmations d'ordre général de façon automatique, à propos de nos expériences passées, et ce n'est que rétrospectivement que nous pouvons parfois retrouver l'une de ces expériences sur laquelle s'appuie une affirmation. Combien de fois parvenons-nous à des conclusions cohérentes sans être du tout capables de les justifier ! C'est parce que le raisonnement n'est pas conscient. Considérez aussi le raisonnement que nous tenons sur les sentiments et le caractère des autres ou quand nous essayons de déduire leurs mobiles de leurs actions. C'est évidemment le résultat de déductions automatiques effectuées par notre système nerveux, dans lesquelles la conscience n'est pas seulement superflue, mais, comme nous l'avons vu pour l'exécution d'un savoir-faire moteur, dont elle entraverait probablement le processus¹.

Assurément, nous exclamons-nous, ceci ne peut être vrai des processus les plus élevés de la pensée humaine ! Assurément, ici, enfin, nous arriverons au véritable empire de la conscience, où tout s'étale dans une clarté dorée et où tous les processus ordonnés de la raison se déroulent sous le plein éclairage de la conscience. Mais la vérité n'a pas cette splendeur. L'image du scientifique s'asseyant pour résoudre ses problèmes et utilisant la déduction et l'induction conscientes est aussi fantastique qu'une licorne. Les plus grandes intuitions de l'humanité ont été perçues de façon plus mystérieuse. Helmholtz avait ses pensées heureuses qui « assez souvent se glissaient sans bruit au milieu de sa réflexion sans que j'en soupçonne l'importance... à d'autres occasions, elles arrivaient soudain sans aucun effort de ma part... elles aimaient surtout apparaître au cours d'une petite promenade au soleil dans les collines boisées² ! ».

Gauss, quant à lui, faisant référence à un théorème d'arithmétique qu'il essayait de démontrer en vain depuis des années, écrivit que « pareil à un éclair, l'énigme se trouva résolue. Je ne peux pas dire quel a été le fil conducteur qui a établi le lien entre ce que je savais auparavant et ce qui m'a permis de trouver la solution³ ».

Poincaré, le brillant mathématicien, était tout particulièrement intéressé par la façon dont il parvenait à ses propres découvertes. Dans une conférence célèbre à la Société de Psychologie de Paris, il décrivit son départ pour une excursion géologique : « Les incidents du trajet me firent oublier mon travail mathématique. En arrivant à Coutances, nous sommes montés dans un omnibus qui allait je ne sais plus où. Au moment où je posai le pied sur la marche, l'idée me vint, sans que rien dans mes pensées antérieures n'ait semblé le préparer, que la transformation que j'avais

¹. On s'est vite rendu compte que ces exemples n'étaient pas conscients et on les a appelés « déductions automatiques » ou bien « sens commun ». On peut trouver des développements sur ce problème chez Sully, Mill et d'autres psychologues du XIX^e siècle.

². Cité par Robert S. Woodworth, *Experimental Psychology*, New York, Holt, 1938, p. 818.

³. Cité par Jacques Hadamard, *The Psychology of Invention in the Mathematical Field*, Princeton, Princeton University Press, 1945.

utilisée pour définir les fonctions de Fuchs était identique à celles de la géométrie non euclidienne⁴ ! »

Il semble bien que ce soit dans les sciences abstraites, là où l'objet de la recherche a le moins de rapport avec l'expérience de tous les jours, que ce phénomène de débordement soudain d'intuitions est le plus apparent. Un ami intime d'Einstein m'a dit que beaucoup des plus grandes idées du physicien lui venaient si soudainement pendant qu'il se rasait qu'il devait déplacer la lame de son rasoir à main avec beaucoup de précautions chaque matin, de peur de se couper en faisant un faux mouvement. [...]

L'essentiel ici, c'est qu'il y a plusieurs étapes dans la pensée créatrice : d'abord, une étape de préparation pendant laquelle on réfléchit consciemment au problème ; ensuite, une période d'incubation sans aucune concentration consciente sur le problème ; puis l'illumination, qui est justifiée ensuite par la logique. Le parallèle entre ces problèmes importants et complexes et les simples problèmes consistant à évaluer des poids ou à compléter la série des cercles et des triangles saute aux yeux. La période de préparation correspond essentiellement à la mise en place d'une structure complète en même temps qu'on porte une attention consciente aux matériaux sur lesquels la structure doit opérer. Par contre, le processus réel du raisonnement, ce grand saut vers l'immense découverte, comme dans la simple évaluation des poids, n'a pas de représentation dans la conscience. En fait, c'est parfois presque comme s'il fallait oublier le problème pour le résoudre.

Extrait de *La Naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit* (1974),
Texte français Guy de Montjou,
Presses Universitaires de France, Paris, 1994.

⁴. Henri Poincaré, « Mathematical Creation », dans son livre *The Foundations of Science*, traduit par G. Bruce Halsted, New York, The Science Press, 1913, p. 387.